

*Réunion du conseil d'administration, Grand Hôtel de Stockholm, 10 décembre 1901*

— **M**essieurs.  
Algernon Börtzell, géomètre-expert de la maison royale et président de la société anonyme Nya Grand Hôtel, appuya la pointe dorée de son stylo sur la feuille posée devant lui.

— Le moment est venu, dit-il. Il nous faut agir.

— En effet.

Ehrenfried von der Lancken, sous-gouverneur de Stockholm, replaça sa montre dans la poche supérieure de sa veste.

— La cérémonie de remise du prix Nobel commence dans moins de trois heures, je dois me préparer et il est hors de question que je sois en retard.

La force avec laquelle il avait prononcé la seconde syllabe du mot « retard » témoignait de sa détermination.

— Je suppose que les lauréats sont confortablement installés dans l'hôtel.

— Je n'ai entendu personne dire le contraire, répondit Börtzell. Les quatre suites sont élégamment meublées et représentent le summum du confort. Bien entendu, elles donnent sur la mer. Même par un soir d'hiver, la vue est un spectacle en soi.

De sa place à la tête de la table en chêne sculptée, il pouvait voir par la fenêtre cintrée, au-delà du Palais royal, la « Ville entre les ponts », ou *Gamla Stan* – la Vieille

Ville —, comme les Stockholmois appelaient maintenant l'île située entre les quartiers de Norrmalm et de Södermalm.

— Je crois qu'il y a de la poitrine de gélinotte au menu ce soir, ce qui devrait impressionner nos éminents invités.

Axel Burman, financier de renom et plus gros actionnaire de Nya Grand Hôtel, se pencha vers le président.

— Dites-moi, Algernon, est-il vrai que le roi s'est opposé à l'idée d'octroyer des prix à des étrangers ?

Börtzell sortit un cigare de sa poche intérieure et l'alluma.

— Disons simplement que Sa Majesté s'est montrée plus enthousiaste après s'être fait expliquer en détail l'intérêt de mettre en valeur le faste suédois. En effet, si cette journée est un succès et que la remise du prix Nobel devient un événement annuel, la Suède et Nobel seront sur les lèvres de tous les scientifiques pour des générations.

— Pas si nous sommes tous en retard ce soir, répliqua von der Lancken, qui peinait à dissimuler son impatience. Et y a-t-il matière à débat, d'ailleurs ? Nous sommes réunis aujourd'hui car le Grand Hôtel est en grande difficulté financière et que nous devons agir. N'est-ce pas ce que vous avez dit lors de notre dernière réunion, Axel ?

Burman acquiesça.

— Nous n'avons pas encore les chiffres définitifs pour 1901, évidemment, mais malgré l'étendue des rénovations...

— Sans parler du fait qu'elles ont été horriblement onéreuses, interrompit von der Lancken. Nous avons dépassé le budget d'un million de couronnes. Un million ! Ce dépassement représente à lui seul plus de la moitié de ce que Régis Cadier a payé pour l'édifice entier.

— C'était il y a trente ans, rappela Börtzell.

Von der Lancken l'observa par-dessus ses lunettes.

— Êtes-vous en train d'insinuer qu'un dépassement d'un million de couronnes est compréhensible ? Voire acceptable ?

— Je dis que malgré les rénovations complètes – et horriblement onéreuses –, cet hôtel semble toujours incapable de faire des bénéfices.

— Balivernes, lâcha von der Lancken de l'autre côté de la table. Ce n'est pas ce splendide hôtel qui est incapable de faire des bénéfices, mais notre lieutenant Ehrenborg. En tant que directeur d'hôtel, il n'est pas à la hauteur, il est donc temps qu'il s'en aille.

— Il faut être juste, Ehrenborg n'est là que depuis un peu plus d'un an, et nous devons lui accorder le mérite d'avoir créé la galerie des Glaces, où aura lieu le banquet des lauréats du prix Nobel ce soir.

— Le mérite revient aux architectes de la galerie des Glaces, rectifia Burman. Je suis d'accord avec Ehrenfried, le lieutenant Ehrenborg ne peut ni contrôler les finances ni, étonnamment, son personnel. Il a peut-être connu le succès en travaillant pour Alfred Nobel, mais il se révèle trop inexpérimenté pour continuer à diriger cet hôtel.

Börtzell s'éclaircit la voix.

— Nous sommes peut-être en partie responsables, car c'est nous qui l'avons nommé directeur général en premier lieu. Ehrenborg est un homme respectable. Un gentleman de sa trempe doit se voir offrir un autre emploi.

— Je suppose que oui, approuva Burman en tortillant une pointe de sa moustache. Mais pour l'instant, nous devons concentrer notre attention sur cet hôtel. Il nous faut quelqu'un de plus ferme à la barre.

Von der Lancken agita un doigt épais, sa chevalière reflétant la lumière d'une lampe.

— N'avions-nous pas pensé à Mme Skogh ? Il existe plusieurs établissements hôteliers tenus avec succès par des femmes dans ce pays. Dont trois par cette aimable dame. Elle dirige des hôtels depuis vingt-cinq ans, pourquoi pas le Grand Hôtel ? En gardant à l'esprit notre plus récente expérience, je propose que nous commençons prudemment

par offrir à Mme Skogh le poste de directrice d'hôtel. Si sa première année nous donne satisfaction, nous la nommerons directrice générale.

— Si l'on en croit sa réputation, cette femme est un dragon, avança Burman.

Von der Lancken acquiesça d'un signe de tête.

— Comme toute femme qui ne souffre ni les imbéciles ni l'insubordination. Mais j'ai aussi entendu dire qu'elle peut être absolument charmante, et qu'elle est indubitablement plus compétente que la plupart des gens. Il suffit de voir comment elle a pris en charge l'hébergement des invités étrangers pendant la Grande Exposition de Stockholm il y a cinq ans. Cette femme a loué seule, aménagé et meublé six bâtiments de Strandvägen pendant toute la durée de l'exposition, en respectant le budget. Elle est redoutable, de l'avis général. On dit qu'elle est capable de deviner la taille du portefeuille d'un homme rien qu'en le regardant dans les yeux. Et elle est mariée à un négociant en vins réputé qui vit à Stockholm. Elle est la personne qu'il nous faut.

Börtzell exhala une bouffée de fumée.

— Elle a certainement l'expérience, l'ambition, et l'imagination nécessaires pour remettre ce train sur de bons rails.

— J'ai aussi entendu dire qu'elle a l'oreille du roi, renchérit Burman.

— Sa Majesté a récompensé Mme Skogh par la médaille Vasa, déclara Börtzell. Une médaille en or, de surcroît.

Burman parut impressionné.

— Tout cela pourrait nous être très utile. Le Grand Hôtel est pratiquement une annexe du Palais.

— Doté d'une plus jolie vue, affirma Börtzell, souriant à sa propre plaisanterie. Et pour ce qui est d'avoir l'oreille du roi, j'ai moi-même une certaine influence.

— Plus qu'Elisabet Silfverstjerna ? demanda von der Lancken d'un ton narquois.

Börtzell eut l'air pensif.

— Mlle Silfverstjerna a un pied sur chaque rive. Elle est au courant de presque tout ce qui se passe au Palais ou dans cet hôtel. Et je crois savoir qu'elle est très amie avec Mme Skogh, ce qui est un avantage. Il n'y a rien de plus redoutable que des femmes qui s'allient. Je vote donc pour Mme Skogh.

— Moi aussi, renchérit Burman.

— Très bien, messieurs, conclut Börtzell. Puisque nous sommes tous d'accord, je vais écrire à Wilhelmina Skogh et lui proposer de devenir notre nouvelle directrice.

— Je crois qu'elle sautera sur l'occasion, déclara von der Lancken. Pourquoi en serait-il autrement ?

*Janvier 1902*

Wilhelmina Skogh était blottie au creux du bras de son mari endormi. Derrière la fenêtre de leur chambre, située au 1, Styrmansgatan, le vent de janvier hurlait dans l'obscurité du petit matin. Lorsque le soleil hivernal se lèverait dans trois heures, elle serait déjà en train d'effectuer un long voyage pour regagner Storvik, mais pour l'instant, elle avait du temps et un rare moment de calme pour pouvoir réfléchir.

Wilhelmina remonta la couverture jusqu'à son menton. Bien qu'elle adore la sensation de la soie contre sa peau, et le bruissement du satin contre ses bas, le doux confort de la laine demeurerait sans doute à jamais son premier amour. Un petit morceau de chez elle – Fårö, « l'île aux moutons », au nord de l'île de Gotland. Elle avait fait du chemin ces dernières quarante années. Fille d'un instituteur vivant sur une minuscule île de la mer Baltique, elle avait vécu à Stockholm, Gävle, Storvik, Rättvik, Bollnäs – les paysages défilèrent dans son esprit. Et maintenant, il était possible qu'elle retourne au Grand Hôtel de Stockholm.

Le Grand Hôtel. Le plus bel établissement de l'Europe du Nord. Le joyau de la couronne de Stockholm. Elle pouvait en témoigner car elle y avait travaillé un an, lorsque l'hôtel avait ouvert en 1874. Elle sourit dans l'obscurité. Régis Cadier n'avait pas regardé à la dépense. La splendeur des lieux se reflétait dans les sols en marbre et les parquets vernis, dans les lustres en cristal qui pendaient des plafonds ornés,

et dans la perfection des plats disposés sur les assiettes en porcelaine fine. Même les deux ours empaillés qui se dressaient, les pattes tendues, pour accueillir les clients – et qui n'étaient certes pas au goût de tout le monde – contribuaient indéniablement à rendre le décor réellement spectaculaire. L'ambiance des lieux respirait l'opulence, et le service était impeccable. Ou du moins, il l'avait été. Elle fronça les sourcils. Le personnel était bien payé, selon les normes de Stockholm. Pourquoi les employés ne semblaient-ils pas se soucier de garder leur poste ?

— Mina ? demanda Pehr Skogh, interrompant le fil de ses pensées. Tu n'arrives pas à dormir ?

Il alluma la lampe à côté de leur lit, et une lumière douce éclaira le côté fenêtre de la chambre, où des rideaux de velours bordeaux masquaient l'obscurité.

Il se retourna pour lui faire face. Wilhelmina se blottit davantage contre lui.

— Je crois que mon corps est trop habitué à se lever tôt. Et une fois que j'ai commencé à réfléchir... (Elle lui tapota le bras.) Tu sais comment je suis.

— Le Grand Hôtel.

C'était une affirmation, et non une question.

— Oui. Je me demandais comment un hôtel aussi luxueux, situé dans ce qui est sans doute le plus beau quartier de Stockholm, pouvait perdre de l'argent. Cette énigme m'empêche de dormir depuis que j'ai reçu la lettre de Börtzell.

— Et es-tu parvenue à une conclusion ?

— Oui, en effet.

Elle s'assit, glissant un oreiller entre son dos et la tête de lit. La position allongée n'était guère idéale pour faire valoir un argument.

Pehr s'assit à son tour.

— Continue.

— Le Grand Hôtel vient d'investir une quantité considérable de temps et d'argent pour ravalier la façade, ajouter un

étage, transformer l'ancienne salle de réception en galerie des Glaces, et rénover tout le rez-de-chaussée. Ils ont même construit une nouvelle cuisine, équipée de deux cuisinières Bolinder. Toutes ces dépenses s'ajoutent à l'argent qu'ils ont perdu en fermant l'hôtel pendant deux ans.

— Tu dis toujours qu'il faut dépenser une couronne pour en gagner trois.

— Certes, mais il faut dépenser cette couronne judicieusement, plaيدا Wilhelmina. Tu n'investirais jamais dans un vin simplement parce qu'il est orné d'une jolie étiquette. Il doit aussi être suffisamment raffiné pour mériter sa place sur ta liste de produits.

— En effet, mais l'étage supplémentaire devrait augmenter le chiffre d'affaires, n'est-ce pas ? Et les journaux ne tariseraient pas d'éloges sur la nouvelle entrée principale et la galerie des Glaces.

Wilhelmina hochla tête.

— C'est précisément là que réside l'énigme. Mais quand j'y suis retournée hier, plusieurs choses m'ont paru illogiques, ou tout bonnement préjudiciables. Un nouvel étage est une très bonne chose, mais aucun hôtel ne peut survivre uniquement grâce aux nuitées, et c'est encore plus vrai pour un établissement de la taille du Grand Hôtel, situé dans une ville pleine d'auberges et de restaurants. Nous avons aussi besoin de buveurs et de dîneurs, qu'ils soient nos propres clients ou des gens venant de l'extérieur.

Cette discussion devenait de plus en plus intéressante, car ses pensées conduisaient à des solutions concrètes.

— La nouvelle salle de restaurant du Grand Hôtel est une merveille absolue, continua-t-elle. Beaucoup de temps et d'argent ont été investis dans les exquises boiseries en acajou, la moquette bleu-vert manifestement onéreuse et ses chaises assorties, ainsi que dans les lustres électriques en cristal et en bronze. Mais, Pelle, cette salle était prati-

quement vide. Tout comme le bar américain. Ce n'est pas acceptable.

— Alors que proposerais-tu ?

— Je proposerais une entrée supplémentaire plus petite, qui permettrait aux Stockholmois d'entrer et de sortir du bar et du restaurant sans avoir à passer par la réception de l'hôtel. Pour en faire des lieux de rencontre à part entière. Il est dommage qu'ils se soient débarrassés de la Fosse. C'était le repaire préféré des gens du théâtre à l'époque de Régis Cadier. Elle attirait ses propres clients, tout comme le Porcelain Café d'ailleurs. Tout le monde se moquait qu'ils soient situés dans le sous-sol du Grand Hôtel. Au contraire, le fait qu'ils soient cachés ajoutait à leur charme, selon moi. Et puis, il y a la salle de billard.

— La salle de billard ? s'exclama Pehr en écarquillant les yeux. Il y a toujours eu une salle de billard. À côté du Porcelain Café.

— Oui, mais tout cet espace est maintenant une salle pour les clients qui souhaitent envoyer des lettres, des télégrammes, ou téléphoner. La salle de billard a été déplacée à l'étage et donne sur la mer. Sur la mer ! L'une des plus belles vues au monde. A-t-on jamais vu un gentleman passer de la craie sur sa queue de billard et s'interrompre pour s'exclamer : « Quel panorama extraordinaire » ? Le gâchis de cet atout inestimable est immense, déplora-t-elle, levant les deux mains en l'air. Quant à la discipline, elle laisse à désirer. Un serveur a renversé du café sur une nappe. Et il n'a pas offert la moindre parole d'excuse pour la tache. Si cela s'était produit dans l'un de mes hôtels, il aurait récuré les casseroles pendant toute une semaine. Et je suis certaine d'avoir senti de l'alcool dans l'haleine d'un réceptionniste. Si une chose pareille était arrivée dans l'un de mes hôtels, j'aurais giflé le fautif et je l'aurais immédiatement mis à la porte.

Pehr observa son épouse, l'air à la fois admiratif et amusé.

— Je n'en doute pas. Mais maintenant que tu as mis le doigt sur les problèmes, pourquoi hésites-tu encore ? Depuis que je te connais, tu parles toujours de cet hôtel avec tendresse. Combien de fois t'ai-je entendue dire : « Si je dirigeais le Grand Hôtel, je ferais... »

— Certes, mais Pelle, il y a deux points à prendre en compte. Le premier est que je possède trois hôtels parfaitement rentables qui m'occupent amplement. Qui s'en occupera si je m'installe à Stockholm ? Devrai-je nommer des directeurs ou devons-nous vendre ?

— Nous ne devons certainement pas vendre. La valeur et la rentabilité de ces hôtels vont continuer à augmenter puisque le trafic ferroviaire se développe. Storvik, Rättvik et Bollnäs sont des lieux stratégiques. Ils représenteront toujours une source sûre de revenus ; un bas de laine pour nos vieux jours. Et l'autre point ?

— Le Grand Hôtel lui-même. À l'exception de la discipline du personnel, aucun des problèmes fondamentaux ne peut être résolu par un changement de direction. Même moi, je ne suis pas une magicienne, dit-elle en haussant les épaules. Non, ce dont le Grand Hôtel a besoin nécessitera des rénovations supplémentaires, pour augmenter l'activité et les revenus, et si nous augmentons l'activité, ces deux nouvelles cuisinières rutilantes Bolinder seront trop petites. Alors que suis-je censée faire ?

— Écris à Börtzell et explique-lui exactement ce que tu viens de me dire. S'ils tiennent suffisamment à t'engager, ils t'écouteront et négocieront. Et si j'ai de la chance, je vais pouvoir me réveiller aux côtés de mon épouse de manière plus régulière.

Elle leva le visage pour accueillir un baiser.

— Il nous faudrait vivre au Grand Hôtel, ajouta-t-elle. Lizzie Silfverstjerna y est très heureuse.

— Je n'en doute pas. Comme tu l'as fait remarquer, il y a quelque chose de très particulier dans cet établissement.

Wilhelmina soupira.

— Et si Börtzell refuse de négocier ?

— Dans ce cas, tu t'en iras, ma chère. Mais je crois qu'ils ont davantage besoin de toi que tu n'as besoin d'eux.

— Ah, mais si j'acceptais leur offre, ce serait uniquement pour l'hôtel, et non pour eux. Il y a quelque chose dans ce vieil édifice que je trouve totalement irrésistible. J'ai séjourné dans de nombreux beaux établissements à Londres, Paris et Berlin, mais aucun n'est à la hauteur du Grand Hôtel de Stockholm. (Ses traits s'adoucirent dans la lumière de la lampe.) Je dois faire en sorte que les Stockholmois éprouvent le même sentiment.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

— Brita est réveillée. Il doit être plus de six heures. Je vais lui dire de ne pas me préparer un petit déjeuner trop copieux. Je n'ai pas assez de temps.

Wilhelmina écarta les couvertures et glissa les pieds dans ses pantoufles en peau de mouton posées au pied du lit.

— Comme tu le suggères, je vais en effet écrire à Börtzell. (Elle se retourna vers lui et sourit.) Que ferais-je sans toi ?

Il émit un petit rire.

— Tu ferais ce que tu fais toujours, ma chère : ce que tu penses être le mieux.